

Par le trou de *Bitch*

par Ivan Maffezzini

C'est une question de goût. Et « *des goûts...* », comme disait ce malin d'Adorno « il faut discuter ». Il y a ceux qui parcourent « *plus de 20 000 km pendant presque une année. Du Nord au Sud, de l'Atlantique au Pacifique*¹ » et il y a ceux qui préfèrent ne pas ouvrir la porte et, inconfortablement installés, regarder par le trou de la serrure pendant des décennies. Je ne sais pas si les États-Unis sont grands ; ce que je sais, c'est qu'ils sont très étendus et que 20 000 km sont peu de chose. Je ne sais pas si les États-Unis sont jeunes ; ce que je sais, c'est qu'une décennie est peu de chose pour un État mais qu'elle pèse assez lourd sur les épaules des gens.

C'est vraiment une question de goût.

Heureusement que mes goûts n'ont pas la folie des grandeurs et qu'ils ont un penchant presque maladif pour les petites choses : pour le poil que la manche ne cache ; pour le cri de douleur qui écrase ou pour celui d'amour qui élève ; pour les détails délaissés qui ajoutent fragiles images aux images fugitives ; pour le détail qui libère le rêve.

Depuis quelques années, mon trou préféré pour observer les États-Unis est celui assez spécial de *Bitch*, revue américaine qui se définit comme une « réponse féministe à la culture populaire ».

Bitch

Tous les trous — si « trou » est une métonymie pour ce qu'il y a derrière, surtout derrière le trou de la serrure — sont spéciaux ; mais celui de *Bitch* l'est spécialement. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder quelques scènes que le hasard a choisies.

¹ Quatrième de couverture de : Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo*, Paris, Grasset, 2006.

Les tours

Les avions islamistes ont fait deux énormes trous dans les tours jumelles qui, à leur tour, ont laissé un trou, non moins énorme, qui prétend être le centre du monde. Et à partir de ce centre, on s'affaire à régler les problèmes du monde en en créant ainsi d'autres, pas nécessairement plus simples. Ce qui n'est qu'une confirmation de la loi du pessimisme général : « les problèmes ne se créent ni ne meurent : ils se transforment ». *Bitch* ne pouvait pas rester indifférente et ne l'a pas été. La revue a abordé l'événement avec une extrême honnêteté comme le montre l'éditorial du numéro de l'hiver 2002 : « *Nous n'avons jamais été un magazine d'analyse de l'actualité. Nous n'en avons ni les ressources ni les capacités [...] Il y a une quantité effarante d'analyses médiocres autour de nous, et la dernière chose que nous aimerions faire c'est d'en ajouter.* [Mais puisque tout est filtré par les médias] *un sain scepticisme sur le travail des médias [...] est ce qui nous semble vraiment important ces jours-ci.* » Mais une fois cela affirmé, que faire ? Se taire ? Sans doute pas. Pour montrer que la revue n'acceptait pas l'opposition entre « vous êtes avec nous (Bush) » et « vous êtes des terroristes », la section « appel-à-l'action » qui paraît dans chaque numéro est devenue « vivre avec 9-11 : manuel de survie » où l'on retrouve les adresses et les URL de différentes associations qui s'opposent à la vague bushienne si bien amplifiée par les médias : *American-Arab Antidiscrimination Committee, Common Dreams Newscenter, The Electronic Intifada, War Resisters League...*

Comme quoi on peut être féministes — et même lesbiennes ! — et ne pas être uniquement centrées sur la lutte contre la phallocratie et le discours phallocratique, comme sont censées l'être les féministes américaines.

Porno

Lorsqu'un magazine publie une entrevue, on peut présumer que la rédaction partage quelques-unes des idées de l'interviewée et, si ce n'est pas le cas, qu'elle estime que ses idées sont assez intéressantes pour que les lectrices les partagent. Dans ce cas-ci, l'interviewée est Carly Mine, une journaliste qui a passé trois ans dans le milieu du cinéma porno et qui vient de publier un livre intitulé *Naked Ambition*. Dans l'entrevue, on ne s'intéresse pas, comme on nous y a habitués, aux effets de la porno sur les spectateurs mais à ses effets sur les femmes qui jouent dans les films. Ainsi la première question : « *Quel est le plus grand changement que vous avez vu dans l'industrie de la porno qui contribue à rendre les femmes plus fortes ?* » pourrait faire croasser même un mec qui semble ne pas avoir en grippe les féministes : « Pas encore ces histoires de pour et contre la porno ! Y en a marre de ces féministes radicales américaines plus puritaines que leurs papas, s'opposant à quelques féministes écervelées qui jouent *hard* pour impressionner les bien-pensantes. » Mais l'entrevue est loin de l'image stéréotypée de la féministe américaine bornée, et il est difficile de trouver des stéréotypes derrière le trou de *Bitch*, à propos duquel on peut tout dire excepté qu'il est proprement alésé.

Au début de l'entrevue, il y a une mise au point importante, trop souvent oubliée par ceux qui clabaudent contre la porno : il est vrai que les actrices du porno ont parfois été violées, mais cela est vrai aussi de comptables rangées, de professeuses engagées, d'écrivaines contestatrices, comme de « grandes » actrices de Hollywood. L'un ne justifie pas l'autre, bien sûr. Mais il est trop facile de trouver une cause qui justifie tout : surtout si cette cause permet de bien encadrer, dans une tête chercheuse d'ordre, ce qui est difficilement ordonnable.

Le viol et la violence... on est tous, et surtout toutes, contre.

« Mais il y a violence et violence ! », nous fait-on comprendre dans *Bitch*. Ce n'est pas parce que cette phrase est souvent employée pour justifier la violence gratuite et guerrière qu'elle ne peut pas être utile pour mettre des bémols aux cris des talas. Une actrice que le partenaire tire par les cheveux pendant qu'il l'encule, c'est peut-être violent et peut être que non. Si l'actrice semble y trouver du plaisir, peut-être qu'elle en trouve, peut-être que non. Ce n'est pas parce que la jouissance de la femme est moins facile à saisir qu'elle n'existe pas, même dans des situations abracadabrantes ! Il y a bien sûr des limites, mais les limites sont souvent dans le regard de celui qui regarde. Quand Carly Mine voit la scène où l'on pénètre une actrice avec un tabouret de bar, elle devient « *mal à l'aise*. Mais il est clair que les gens dans la scène aimaient ce qu'ils étaient en train de faire. [...] "dégradation" est un mot si négatif; sans doute qu'il ne devrait pas exister ».

Ce « mal à l'aise » est sa limite, mais elle ne le transforme pas en un point de vue moralisateur. On ne peut qu'être d'accord pour dire qu'il n'y a pas de « dégradation » sexuelle en soi, surtout si on ajoute qu'il y a des situations inacceptables où, par exemple, le tabouret devient un outil de torture. Ce qui est certain, c'est qu'aux États-Unis, pour les femmes qui lisent *Bitch*, il n'y a pas le danger de se faire endoctriner ou, pour rester dans le sujet, de se faire enculer par une doctrine — comme dans bien des magazines, radicaux ou populaires, américains ou du vieux continent.

La porno devient à la mode, dit-elle. Et, si elle est à la mode, c'est parce que le sexe se vend et fait vendre, ajoute-t-elle.

Le « vrai » problème (ayons le courage de dire que parfois il y a des choses « vraies »), n'est ni le sexe (surtout pas !), ni la vente du sexe, ni son achat non plus. Le VRAI problème, c'est la VENTE en elle-même : le fait de tout transformer en marchandise. Ce qu'aiment trop facilement ignorer les autruches qui préfèrent vendre leur tête (en écrivant éventuellement

des essais contre la marchandisation du monde) plutôt que leur cul.

Le langage

C'est ici à partir d'un trou de langage, contre lequel le numéro de septembre 2002 de *Cosmopolitan* met en garde ses lectrices anxieuses, que *Bitch* va essayer de complexifier les choses. *Cosmopolitan* : « Si vous êtes comme la majorité des jeunes femmes, vous sapez votre profil professionnel en jonchant vos discours avec des mots comme "Hum", "Like" et "You know" ». L'emploi de ces termes rendra difficile votre embauche car vous avez "l'air non assuré" ».

Pas nécessaire d'écrire dans une revue féministe pour avoir envie de frapper, mais le fait d'écrire dans une revue comme *Bitch* aide à ne pas rater son coup et surtout à frapper au bon endroit : c'est-à-dire sur la tête des policiers de la grammaire, qui « ne reconnaissent pas que le manque de précision en dit moins sur le manque de confiance d'une femme en particulier que sur la société qui s'attend à ce que les femmes ne soient pas assurées ». Policiers qui disent aimer la langue quand ils n'aiment que les livres.

Mais quand il s'agit de langue, on frappe bien mieux avec la badine de l'ironie qu'avec une austère grosse trique. Après avoir présenté quelques considérations de Muffy E. A. Siegel parues dans *Journal of Semantics* où l'on défend les « Like » qui ponctuent les conversations des jeunes filles, *Bitch* sort sa badine : « Les filles qui lisent *Cosmopolitan* sont sans doute plus nombreuses que celles qui lisent *Journal of Semantics*, ainsi il est fort peu probable que [l'article de Siegel] rompe le cercle vicieux qui tyrannise les utilisateurs de "like" : tes parents te harcèlent parce que tu dis "like", et tu te sens moins sûre. [Au moment de l'entrevue de travail] tu dis "Je m'appelle, like, Jennifer. Et moi... je... like, est-ce que je veux vraiment cet emploi ?" avec une tel éblouissant manque d'assurance que celui qui fait l'entrevue te

demande si ton nom est vraiment Jennifer et donne l'emploi à Brad. »

N'est-ce qu'une poupée ?

On n'a pas besoin du trou de *Bitch* pour apercevoir, dans le lointain Orient, les restes de la vieille Porte et, tout autour, des milliers des cadavres disséminés parmi les pierres asséchées et les palmiers pleureurs. Des morts qui ne sont même pas dans le trou. Mais, dans un tel schéol, comment est-il possible de se mettre martel en tête pour une poupée ? Oui, c'est possible et c'est ce que fait *Bitch*. Si on ne veut pas faire le jeu des fous de Dieux (lire Islamistes et Bush), on ne peut pas se faire écraser par le poids de ces corps qui furent vivants, jusqu'à ce que la folie des uns et l'économie des autres se donnent la main.

Voilà, je vois une fillette de Damas qui habille Fulla, une autre qui la traîne par une patte, une autre qui la change, une autre qui la peigne... des fillettes vivantes et des Fulla partout.

Fulla est la *Barbie* syrienne que certaines voient comme un moyen des intégristes pour conditionner un peu plus les jeunes filles et d'autres comme un moyen de se libérer de l'impérialisme culturel de l'Occident. *Bitch* la voit comme une « *pression culturelle pour se conformer à un rôle de femme extrêmement limité* ». Est-il nécessaire d'ajouter que l'on peut y voir aussi comment tout est marchandise (n'y a-t-il pas le Coca-Cola musulman, *Musu cola*, ou quelque chose du genre ?), ce qui nous ramène à la case de départ. Suis-je monomaniacque ou est-ce impossible, dès que l'on lâche la bride aux neurones, de ne pas retourner à l'étable des marchands ? Ces marchands, pantins de Mercure, que même *Bitch* ne peut contenir. Dans le site web de la revue, n'y a-t-il pas une section « Je veux acheter la marchandise Bitch » ? Certes, le fait d'acheter Fulla ou une marionnette d'Allah à une petite fille est fort différent. Et en fait, ... est-ce si différent que ça ?

Sites « féministes » et capitalisme

Le filet d'Internet est tricoté de plus en plus serré et chaque jour les nœuds enlèvent un peu plus d'espace aux trous. Mais chaque nœud s'ouvre sur d'autres trous et d'autres nœuds comme si les nœuds ne pouvaient pas se passer des trous, et vice-versa. *Bitch* a un nœud bien standard à <http://www.bitchmagazine.com/>. Ça pourrait être n'importe quel nœud américain, africain, européen. Ce qui pourrait le rendre spécial, ce sont éventuellement les nœuds publicitaires qu'il accepte. Allons-y voir.

<http://www.daintyanddirty.com/>. Une « *petite entreprise avec une certaine conscience sociale* » qui produit des accessoires pour femme qui « *combinent des modèles féminins traditionnels avec une sensibilité moderne coup-de-pied-au-cul* ». La photo d'une des publicités semble fort loin d'une certaine radicalité et du coup de pied ; elle a plutôt l'air d'être du côté qui tire vers le cul.



Ce qui est certain c'est qu'elle est très loin d'une idée pré-conçue de la radicalité féministe américaine. Est-ce que cela veut dire que pour vendre on accepte n'importe quoi ? Même la bouche entrouverte « classique » qui horripila tant de femmes ? Déplaçons-nous au carré en dessous.

<http://www.mcmf.org/artists.php>. La publicité d'un festival de musique où jouent des groupes locaux qui ne cachent ni leur homosexualité (ce qui est fort normal pour un site qu'on at-

teint en partant de *Bitch*) ni l'élastique de leur slip (ce qui est fort normal depuis que l'industrie du textile a décidé de faire baisser les pantalons). Des élastiques d'un chanteur aux coupes pour recueillir le sang menstruel, le pas n'est pas bien long : <http://www.lunapads.com/home.php>. Lunapads est un site où l'on est conscient qu'il y en a encore beaucoup de route à faire avant « *de sentir les nouveaux produits menstruels comme de vieux amis* ». Des amis qui, c'est le cas de le dire, sont « intimes » et qui, après les avoir connus, feront que l'idée « *d'aller à la pharmacie pour acheter des pads ou des tampons et perdre du temps et de l'argent quand vous pouvez tout simplement prendre soin de vous-même* » vous horripilera. Assez normal si on vient de *Bitch*. Normal aussi si on pense que l'on est en Californie. Ce le serait sans doute moins si on était à Carson City, à Bordeaux ou à Prague.

On aimerait que la distance entre les féministes américaines qui prônent les coupes pour recueillir le sang menstruel et les soldates, toujours américaines, qui quadrillent l'Irak, insouciantes du sang des barbares, soit infranchissable ; que si les États sont Unis, les gens ne le soient pas ; que ce qui rend les femmes fortes ne soit pas un flingue.

Je tombe bien avec cette histoire de force : en dessous de Lunapad il y a le site de *Femina Potens* : <http://www.femina-potens.com/>. *Femina Potens* est une « *DIY² galerie d'art à but non lucratif [...] pour la promotion et l'éducation artistiques des femmes et des transgenres. [...] gérée par dix femmes et queers.* » Quoi de plus normal pour une galerie de San Francisco ! Eh non ! *Femina Potens* est née parce que ce n'est pas naturel du tout, parce qu'il n'y a pratiquement pas « *d'espaces pour les artistes femmes et transgenres à San Francisco* ». Ce qui semble rapprocher les machos de Carson city et intégristes de tous genres des gais de San Francisco.

² *Do It Yourself*. Une galerie « faites-le vous-même ». S'il est vrai que la langue donne le style du monde alors... la facilité d'adaptation n'est pas la caractéristique du monde francophone.

<http://www.pistilmag.com/indexF.html> est le prochain site que l'on peut atteindre en partant de *Bitch*. *Pistil*, la revue propriétaire du site, se définit comme « *la première revue qui fusionne la mode et l'activisme [et qui] s'acharne à mettre ensemble une communauté éclectique qui est en même temps engagée et sensible à l'art et à la politique contemporaine* ». Drôle d'engagement, celui qui ne la force pas à être en ligne. À ce propos... *Bitch* non plus ne l'est pas ! Rien à lire dans *Pistil*. Que faire ? Retourner à *Bitch*, avec un simple clic de souris et un déclic de déception ? mais à quoi m'attendais-je au juste ? À rien de spécial. Probablement à une plus grande résistance aux impératifs économiques.

Un dernier clic pour atteindre « *early to bed* » à l'adresse : <http://www.early2bed.com/pages/home.html>. *Early to bed* est le site d'un magasin de jouets sexuels dont les propriétaires sont toutes des femmes. Et parmi les jouets, les godemichés sont rois. Et dans ce royaume des bites artificielles, comment ne pas penser à la célèbre phrase d'une lesbienne lucide et honnête : « *ce n'est pas la bite mais ce qu'il y a autour qui me dérange* ». Une phrase percutante dans sa banalité. Depuis quand les femmes pour chercher le plaisir doivent-elles renoncer à faire glisser... ? Depuis quand ce qui fait problème c'est un muscle cylindrique plus ou moins gonflable et non la culture qui le gonfle ?

Et alors ?

– Et alors ? Qu'y a-t-il de si spécial dans *Bitch* ? Que voit-on de particulier aux États-Unis derrière ton trou de *Bitch* ?

– Il me semble que... Non, il ne me semble... rien. J'aime la manière de voir le monde qu'a *Bitch*. J'aime ces États-Unis qui cassent avec tant d'idées reçues.

– Mais c’est une revue qui pourrait être publiée dans n’importe quel pays de l’Europe du Nord.

– Sans doute. Mais elle est publiée aux États-Unis, qui, par moments, ressemblent à une Suède libérée, à d’autres à une Angleterre puritaine, à d’autres encore à une Italie débridée, ou à une Chine sans états d’âme ou à un Pays basque fermé ou à une France raciste... et en très peu de moments à eux-mêmes.

Bitch n’est *spéciale* que si on pense qu’elle est publiée dans un pays fondé sur la contradiction. Ce qui est certain, c’est qu’en regardant par le trou de *Bitch*, on a regardé *Bitch*. Et je ne puis me libérer de l’impression que ce qu’il y a derrière le trou est identique au trou. Paradoxe qui se dénoue si on croit, comme je le crois, que ce que l’on voit n’est, bien souvent, que ce que le voyeur a dans sa tête : un mélange de ce qu’il a déjà vu et de ce qu’il désire voir.

Étonnant de terminer par de telles banalités un article sur une revue qui lutte contre les clichés, dans un pays où les clichés les plus dangereux partagent leur lit avec l’originalité la plus *weird* ?

Oui.

Et là-dessus, j’abandonne le trou de *Bitch* pour rentrer dans mon trou.

BITCH

RÉPONSE FÉMINISTE À LA CULTURE POPULAIRE

Dans l'éditorial de janvier 2006 qui commémore ses 10 ans, *Bitch* est décrit comme un magazine « *indépendant, sans but lucratif, financé par les lectrices, ouvertement féministes* ». Dans le premier numéro, l'éditrice écrivait que le magazine était créé pour : « *penser de façon critique à partir des messages des médias ; articuler vigoureusement ce qui est juste et ce qui est erroné dans ce que nous voyons. Pour parler franchement.* » *Bitch* est passé en dix ans de 300 à 45 000 exemplaires sans aucun financement occulte, ce qui constitue un gros succès dans une société où la survie (même celle des idées) est fortement liée au pouvoir économique. La revue est complètement financée par les lectrices et par la vente de T-shirts et d'autres babioles du genre. Revue « radicale » à penchants lesbiens, *Bitch* n'est pourtant pas une revue « lesbienne radicale ». À un groupe de lectrices qui ne renouvellent pas leurs abonnements parce qu'elles jugent la revue trop lesbienne, les éditrices répondent avec fermeté que ces lectrices démontrent une « *fermeture mentale presque pire que la franche bigoterie, parce qu'elle leur permet de prétendre qu'elles ne sont pas fermées du tout* ».